

# L'EXPANSION DES ÉLEVEURS PEUL DANS LES SAVANES HUMIDES DU CAMEROUN<sup>(1)</sup>

Jean BOUTRAIS  
Géographe O.R.S.T.O.M.  
24, rue Bayard, 75008 Paris

## RÉSUMÉ

*L'expansion spatiale des éleveurs peul en zone tropicale humide est un phénomène récent et général en Afrique occidentale et centrale. Au Cameroun, il s'agit pourtant d'un fait déjà ancien puisqu'il date du siècle dernier pour le plateau de l'Adamaoua et du début de ce siècle pour les hauts plateaux de l'Ouest. Depuis quelques années l'expansion des Peul y prend cependant, de façon spontanée, une nouvelle ampleur, les amenant au contact de la forêt dense humide dans les savanes de l'Est. De nos jours, environ le quart du cheptel camerounais vit toute l'année en zone guinéenne tandis qu'une autre partie y transhume chaque saison sèche.*

*Parmi les facteurs ayant incité les Peul à pénétrer dans les savanes humides du Cameroun, certains se manifestent dans toute l'Afrique occidentale et centrale, par exemple la richesse fourragère des pâturages. Les progrès de la lutte contre la trypanosomiase bovine ont permis de lever en partie le handicap qu'elle représentait pour l'élevage en zone guinéenne. Mais il faut aussi prendre en compte un comportement pionnier des éleveurs peul, même si celui-ci provient en fait d'une sorte de fuite en avant. Au Cameroun, d'autres raisons viennent renforcer les précédentes : rapports particuliers entre Peul villageois et Peul nomades, invasion de la partie nord de l'Adamaoua par les glossines, qui provoque un exode pastoral.*

*Parvenus en zone guinéenne, les éleveurs doivent s'adapter à un contexte pastoral entièrement nouveau. Ils abandonnent la grande transhumance de saison sèche mais ne se stabilisent jamais tout à fait. La faible population de cultivateurs n'évite pas tout conflit avec les éleveurs nouveaux venus. Ceux-ci renforcent pourtant l'économie de ces régions en animant des courants d'échanges et en suscitant l'activité de marchés locaux. Bien que minoritaires, ils provoquent une augmentation de population et contribuent à une mise en valeur plus complète de l'espace.*

*En conclusion, l'élevage des Peul en savanes guinéennes réserve de grandes possibilités si quelques problèmes sont résolus : dégradation rapide des pâturages et forte incidence des maladies parasitaires.*

## ABSTRACT

### THE EXPANSION OF FULBE PASTORALISTS IN THE HUMID SAVANNAS OF CAMEROON

*The spatial expansion of Fulbe pastoralists inside the humid tropical zone is a rather new and general phenomena in West and Central Africa. However, in Cameroon it is already an old fact as it dates from the last century on the Adamawa plateau and the beginning of this century on the high Western plateaus. Meanwhile, during the last years, the Fulbes' expansion spreads spontaneously into a larger breadth, leading them in contact with the dense humid forest which borders the eastern savannas of Cameroon. Nowadays, about a fourth part of the cameroonian*

---

(1) Cet article reprend le texte d'une communication présentée au colloque sur « les pasteurs des savanes d'Afrique occidentale » organisé par l'Institut Africain International à Zaria (Nigéria) en juillet 1979. Il décrit les résultats d'une recherche exécutée dans le cadre des accords conclus entre la DGRST du Cameroun et l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer.

*livestock stays all the year inside the Guinea zone while an other part goes there for transhumance every dry season.*

*Among the factors bringing the Fulbe to enter inside the humid savannas of Cameroon, some are valuable for all West and Central Africa, as for example good qualities of pastures. Progresses of the struggle against cattle trypanosomiasis have allowed to partly break down the handicap set against cattle rearing in Guinea zone. But one must also take into account a pioneer behaviour of Fulbe pastoralists, even if this one results in fact from a kind of escape forward. In the case of Cameroon, other reasons reinforce the preceding ones, such as particular relations between Fulbe villagers and nomads, infestation of the northern part of Adamawa plateau by tsetse flies causing an exodus of the pastoralists.*

*Arrived in the Guinea zone, the cattle breeders must adapt themselves to an entirely new pastoral context. They give up the long transhumance of dry season but never stay all the time at the same place. The low population of farmers in these areas does not prevent from any dispute between them and newcomers graziers. Nevertheless, these ones reinforce the economy of these regions by expanding trade currents and raising up the activity of local markets. Although a minority group, they induce a growth of population and conduce to a better land use of the space.*

*In conclusion, the Fulbe cattle rearing in Guinea savannas reserves great possibilities if some problems are given a solution, such as rapid degradation of pastures and high influence of parasitic diseases.*

L'expansion des éleveurs peul vers les tropiques humides (1) devient depuis quelques années un phénomène général en Afrique occidentale et centrale. Il est très net par exemple au Nigeria. Alors qu'autrefois, les éleveurs stationnés dans la région de Bauchi et le plateau de Jos ne descendaient vers les plaines de la Bénoué et du Niger qu'en transhumance de saison sèche, ils y hivernent depuis une dizaine d'années, atteignant même les savanes des pays Yoruba et Ibo. En Centrafrique aussi, la géographie de l'élevage est modifiée complètement depuis quelques années. Les hautes terres du nord-ouest et du nord-est du pays ne sont plus les seules zones d'élevage. Les troupeaux hivernent maintenant à une centaine de kilomètres seulement de Bangui. Au Cameroun, l'installation des éleveurs dans les savanes humides est un fait déjà ancien mais qui tend à se généraliser depuis peu. Ici, comme dans les pays voisins, se met en place un type d'élevage original qui profite de plusieurs conditions favorables en milieu humide mais doit aussi faire face à des problèmes nouveaux.

### **Des antécédents à l'expansion actuelle**

Au début de ce siècle, la limite méridionale de l'aire pastorale était déjà décalée au Cameroun bien plus au sud qu'en Afrique occidentale. Si l'on excepte le petit plateau Mambila, cette limite se situait en moyenne à 300 km plus au sud qu'au

Nigeria voisin. Ce décalage ancien de la limite d'élevage tient à l'existence du plateau de l'Adamaoua (2).

On considère habituellement que les risques de trypanosomiase bovine deviennent limités au-dessus de 800 m et inexistant au-dessus de 1.000 m. Aussi les Peul s'installèrent-ils avec leurs troupeaux sur le plateau de l'Adamaoua dès la première moitié du siècle dernier. Ils y trouvèrent des savanes qu'on peut déjà qualifier d'humides. Certains auteurs caractérisent le milieu de l'Adamaoua de soudanien d'altitude ; d'autres, de milieu guinéen préforestier. Le régime des pluies y est de type soudanien, mais l'altitude favorise un allongement de la saison pluvieuse et réduit les températures, toutes conditions favorables au maintien en bon état des pâturages. D'autres particularités du plateau comme les sources natronées, conjuguent leurs bienfaits avec la valeur des pâturages pour en faire un « bon pays » d'élevage. On peut estimer qu'après 60-70 ans de présence, le cheptel bovin y atteignait environ 200.000 têtes au début de ce siècle.

Profitant de la paix coloniale, les Peul nomades mirent à profit à leur tour les avantages des régions d'altitude en milieu guinéen et repoussèrent encore plus loin la limite sud de l'aire pastorale. Ils occupèrent de façon assez rapide, à partir de 1920, les hauts plateaux de Bamenda, à 400 km au sud de celui de Jos, limite d'hivernage des troupeaux au Nigeria. Vers 1930, ils s'installèrent aussi dans

(1) On inclut dans les tropiques humides toutes les régions pour lesquelles la saison des pluies dure plus longtemps que la saison sèche.

(2) On emploie ici Adamaoua uniquement dans un sens géographique pour désigner le plateau dont Ngaoundéré occupe à peu près le centre au Cameroun mais qui débordé aussi au Nigeria et en Centrafrique.

la région de Meiganga et sur la partie de l'Adamaoua située en Centrafrique. Les troupeaux des Peul nomades hivernaient alors aux 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> parallèles nord, bien plus au sud qu'au Fouta-Djalou en Guinée, souvent comparé avec l'Adamaoua.

A partir de cette époque, la progression des Peul dans les savanes humides du Cameroun se stabilisa pendant plusieurs décennies. Au sud des hauts plateaux de Bamenda, ils occupèrent les monts Bamboules et Manengouba mais ne purent s'écarter de ces montagnes entourées de forêts denses. Les rapports administratifs de l'époque indiquent que des essais d'installation d'éleveurs vers Yoko, au sud de l'Adamaoua, se soldèrent par des échecs répétés. Il semble que les troupeaux aient alors atteint vers le sud une limite écologique infranchissable en élevage traditionnel, sans assistance vétérinaire.

Jusqu'à vers 1950, les éleveurs n'occupent en permanence que les surfaces les plus hautes du plateau de l'Adamaoua, correspondant à sa partie nord. Le danger constant de trypanosomiase bovine les contraignait à délaissier une part du revers sud du plateau dans les régions de Banyo, Tibati et Meiganga. Ils n'y font que transhumier en saison sèche. Jusqu'aux années soixante, les limites sud de l'aire d'élevage restent donc à peu près stables. Le cheptel s'accroît sur place, ce qui entraîne une exploitation plus intense des pâturages. Un bon observateur sur le terrain au cours des années soixante remarque l'absence de troupeaux dans les savanes guinéennes du Cameroun : « les savanes périforestières ne constituent pas des terrains de pâturages, même saisonniers, car la trypanosomiase y sévit encore » (LETOUZEY, 1968).

Si l'on compare cette situation avec l'actuelle, on se rend compte des modifications intervenues ces dernières années. Les éleveurs peul tendent à exploiter de plus en plus les savanes humides comprises entre le plateau de l'Adamaoua et la forêt dense équatoriale. Certains les parcoururent de plus en plus loin en saison sèche tandis que d'autres ont déjà décidé d'y séjourner en permanence.

L'allongement des parcours de transhumance concerne le revers sud du plateau et non le piémont situé au nord. Il se produit même depuis quelques années un renversement des trajets de transhumance du nord du plateau vers le sud (Tignère, Est de Ngaoundéré). D'une année sur l'autre, les troupeaux de l'Adamaoua vont de plus en plus loin en saison sèche, atteignant des endroits où les animaux n'avaient jamais pâturé auparavant. Dans certains secteurs, ils voisinent maintenant avec de grands massifs forestiers au plus fort de la saison sèche (plaine Tikar et vallée du Mbam, vallée du Lom). Toutefois, au centre, ils ne dépassent pas encore les limites du petit bassin de Tibati.

La nouveauté géographique la plus importante de ces dernières années au Cameroun est la création de nouveaux secteurs d'élevage dans les savanes guinéennes. Il s'agit d'abord d'une extension de l'aire d'élevage sur tout le revers sud de l'Adamaoua (Banyo, Tibati, Meiganga) correspondant à d'anciennes zones de transhumance. Ailleurs, un petit noyau d'éleveurs isolés s'établissent à une centaine de kilomètres ou plus de l'aire d'élevage la plus proche (Ngouté à l'ouest de Yoko). Parfois, des éleveurs décident d'hiverner en contrebas d'un plateau où ils remontaient chaque année en saison des pluies (plaine Tikar, au pied du plateau Bamoun). Enfin, depuis une dizaine d'années environ, toutes les savanes humides voisines de la Centrafrique sont devenues une grande région d'élevage continue. Des environs de Bertoua à la frontière centrafricaine, les Peul hivernent maintenant partout aux lisières de la grande forêt équatoriale, à quelques kilomètres seulement des Pygmées. Comment s'est effectuée cette expansion spatiale des éleveurs peul ?

Remarquons d'abord qu'elle s'est produite de façon récente et entièrement spontanée. Autant les Peul ont depuis longtemps tenté de s'établir dans les savanes au sud du département de l'Adamaoua, autant l'administration française s'y est constamment opposée, recourant même à des refoulements d'autorité. Cette politique était motivée par des soucis sanitaires, les savanes voisines de la forêt étant réputées insalubres pour le bétail. Mais d'autres raisons intervenaient aussi : ne pas permettre aux Peul de s'installer en dehors des territoires contrôlés de façon coutumière par un chef de la même ethnie. L'administration française avait au contraire engagé un programme d'élevage villageois de taurins introduits dans ces régions, programme qui a finalement échoué.

C'est seulement après l'Indépendance que la nouvelle administration a laissé les éleveurs peul s'installer où bon leur semblait, mais à leurs risques et périls. L'assistance vétérinaire n'a suivi que très tard et de façon bien moins systématique qu'en région d'élevage traditionnel. A la décharge du service de l'élevage, il faut reconnaître que même pour les spécialistes, les possibilités offertes par les savanes guinéennes n'ont été reconnues que depuis une vingtaine d'années seulement (BOUDET, 1975).

Il n'y a donc eu aucune incitation ni aucun encadrement par l'administration de l'expansion des Peul dans les savanes humides du Cameroun. Certains ont d'abord repéré des pâturages le long des pistes à bétail fréquentées par les animaux de boucherie. Ils y ont amené leurs animaux en transhumance pendant la saison sèche. D'autres se promenaient d'eux-mêmes, souvent à pied, à la recherche de nouveaux pâturages. Presque toujours, l'utilisation saisonnière des pâturages en saison

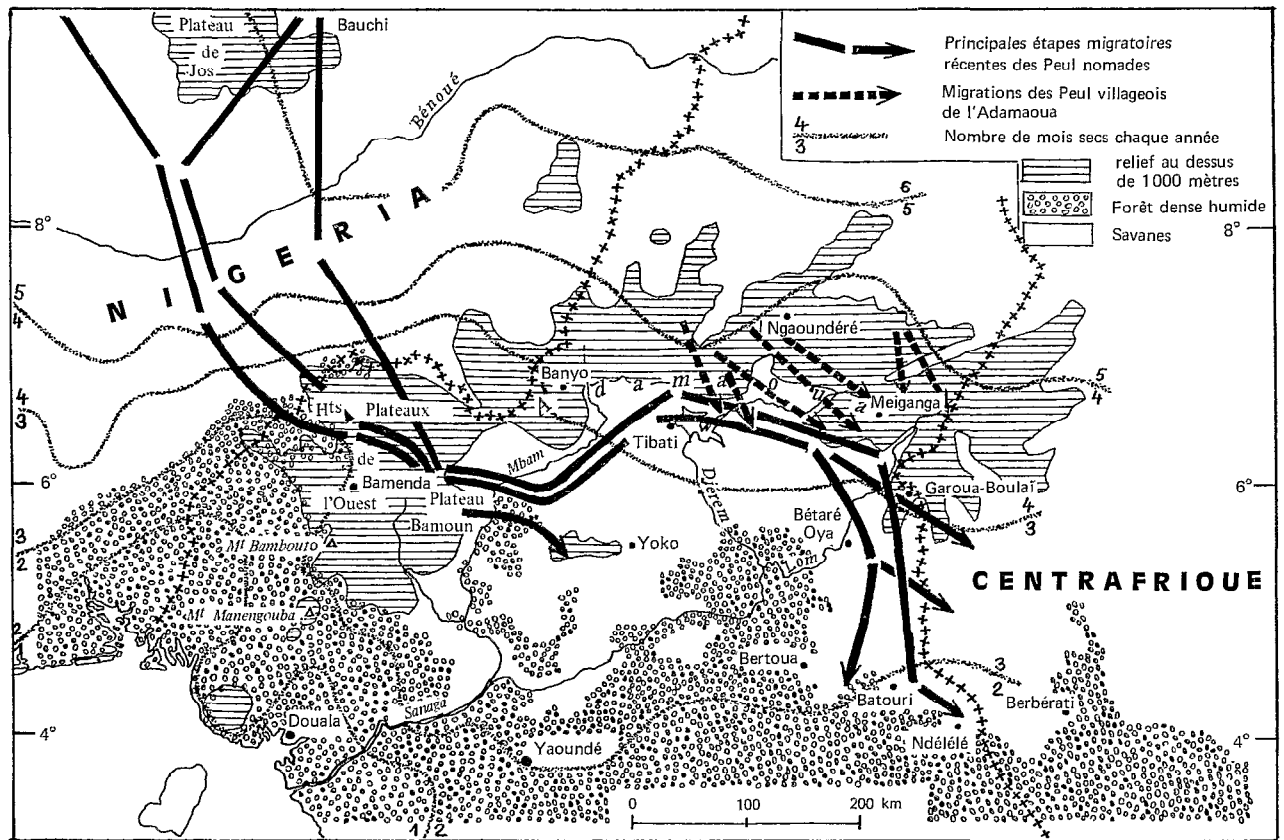


FIG. 1. — Les migrations récentes des Peul vers les savanes humides du Cameroun

sèche précède l'essai d'hivernage. Certains reconnaissent des trajets conduisant à des pâturages isolés. Ils déboisent alors des passages à travers les galeries forestières pour faciliter le déplacement des animaux.

Les Peul, surtout les nomades, demeurent toujours attentifs aux nouvelles transmises par les éleveurs partis plus au sud. Mais un éleveur qui a découvert un bon endroit où son bétail se porte bien, ne tient pas à le faire savoir partout. Il ne le dit qu'à ses proches parents; au plus, aux membres de son lignage. Il existe une véritable solidarité lignagère dans la quête pionnière de nouveaux terrains de parcours. Pourtant l'homogénéité lignagère des premiers arrivants ne subsiste pas longtemps si les pâturages découverts se révèlent vraiment intéressants. Les nouvelles circulent vite dans le monde des éleveurs. Bientôt, des migrants d'autres lignages arrivent, s'installant près des premiers venus, même si ceux-ci n'y tiennent pas. Au bout de quelques années, l'hétérogénéité lignagère devient la règle, entraînant parfois des querelles d'attribution de pâturages.

Si les Peul villageois ont été les premiers, au siècle dernier, à s'établir par conquête sur le plateau de l'Adamaoua, l'expansion des éleveurs vers les savanes guinéennes du Cameroun est uniquement le fait des Peul nomades ou Mbororo. Parmi ceux-ci, deux groupes pionniers se dégagent nettement : ceux que l'on nomme « Akou » au Cameroun et les Wodaabe. Les Djafoun, Mbororo installés depuis longtemps sur le plateau, y participent moins. Bien qu'elles se dirigent vers les savanes voisines de la grande forêt, ces migrations ne sont pas exactement d'orientation nord-sud. La plupart des migrants viennent du Nigeria et se déplacent le long du revers méridional de l'Adamaoua. Comme l'administration leur interdit maintenant de traverser le plateau dans sa largeur, ils font un grand détour par les plateaux de Bamenda avant de rattraper le revers du plateau au niveau de Tibati. De là, ils se dirigent progressivement vers les savanes humides à l'est du Cameroun et en Centrafrique. En quelques années, des éleveurs ont ainsi parcouru près d'un millier de kilomètres entre le nord du Nigeria et la frontière Cameroun-Centrafrique (fig. 1).

La figure indique de façon schématique la résultante migratoire d'une multitude de déplacements individuels ou de groupes de familles dont les itinéraires sont en fait beaucoup plus complexes. On n'a pas mentionné par exemple les déplacements au Nigeria vers les bordures humides du pays Ibo. D'autre part, il se produit quelques retours du Cameroun vers le Nigeria mais, n'ayant enquêté qu'au Cameroun, il n'est pas possible d'en préciser ici les modalités. A l'est du Cameroun, certains éléments de cette nouvelle vague migratoire pénètrent maintenant très loin en Centrafrique tandis que quelques-uns préfèrent, là aussi, revenir sur leurs pas. Néanmoins, la grande majorité des déplacements s'ajoutent les uns aux autres pour constituer un courant ou flux migratoire parfois très homogène, parfois divisé en quelques itinéraires simples ou scindé par un éclatement des trajets suivis par les éleveurs nomades.

En arrière de ce front pionnier purement pastoral, se situe un autre front d'expansion des Peul villageois. Depuis plusieurs décennies déjà, il se produit une extension régulière de la zone d'hivernage de leurs troupeaux vers le revers sud du plateau (Banyo, Ngaoundéré). Mais depuis quelques années, cette extension lente se mue en un déplacement massif d'éleveurs pourtant réputés sédentaires. A l'époque française, l'administration, interdisant aux Mbororo d'entrer dans la région de Ngaoundéré, leur avait attribué celle de Meiganga, située plus au sud. Ainsi pensait-on éviter les querelles entre éleveurs, les Peul villageois ne devant pas pénétrer de leur côté dans la région de Meiganga. Mais maintenant ils sont devenus majoritaires là aussi, à la suite d'une infiltration continue. Ils sont surtout nombreux dans le secteur le plus proche de l'arrondissement de Ngaoundéré, mais les premiers éléments se rencontrent déjà dans les villages au sud de Garoua Boulāi. Dès qu'ils deviennent majoritaires dans un secteur, les Mbororo tendent à se déplacer plus au sud.

Pour comprendre comment les Peul villageois repoussent ainsi les nomades, il faudrait évoquer l'histoire des relations entre ces deux groupes d'éleveurs apparentés mais en fait, le plus souvent hostiles. Les nomades n'ayant pratiquement pas participé aux conquêtes militaires et religieuses du siècle dernier, ils sont méprisés par les descendants des conquérants. A cette source de mépris s'ajoute le mépris assez général des sédentaires à l'égard des nomades et celui des villageois vis-à-vis des gens de la brousse. Concrètement, cela se manifeste sur le terrain par des rapports tendus entre éleveurs, presque toujours aux dépens des nomades. Ainsi, les Peul villageois se sont déjà fait réserver par l'administration l'usage exclusif de la majeure partie des pâturages de l'Adamaoua. A mesure

qu'ils empiètent maintenant sur les pâturages plus humides du revers du plateau, la même situation s'établit à nouveau. Quand on demande aux nomades pourquoi ils cèdent ainsi toujours leurs pâturages, ils répondent qu'ils ne peuvent rester sur place quand les troupeaux deviennent trop nombreux, l'herbe plus rare et que les Peul villageois se mettent à ouvrir un peu partout des champs où les animaux risquent de provoquer des dégâts. Ces raisons immédiates de concurrence spatiale entre groupes d'éleveurs jouent sans doute un rôle mais ne suffisent pas pour rendre compte du reflux général des uns par les autres.

Quels effectifs d'éleveurs et de bétail concerne ce grand déplacement vers les savanes humides au Cameroun? Il est difficile d'avancer des chiffres certains, les éleveurs et leur bétail échappant largement à tout recensement, de quelque nature qu'il soit. Le recensement de 1976 n'indique pas l'éthnie des habitants. Dans ces conditions, il est difficile d'estimer l'importance du peuplement peul inclus à la population locale sans distinction. Il faut alors se reporter aux tableaux indiquant la répartition de la population active selon l'activité économique. Ces tableaux permettent de distinguer à peu près les éleveurs des autres catégories de population. Or, si l'on excepte quelques paysans-éleveurs, l'élevage reste une spécialité exclusive des Peul dans ces régions du Cameroun. Plus que la population totale engagée dans l'élevage, il faut s'appuyer sur les chiffres de la population masculine, les femmes risquant d'être englobées avec toutes les autres ménagères dans la population dite « inactive ». Enfin, cette population masculine d'éleveurs ne comprend pas les enfants de moins de 6 ans. Une fois ces précautions prises, on peut indiquer quelques chiffres d'éleveurs établis dans les savanes humides du Cameroun.

TABLEAU I

*Effectifs d'éleveurs peul dans les savanes humides du Cameroun d'après le recensement de 1976*

	Nombre d'éleveurs (population masculine de + de 6 ans)
Revers sud de l'Adamaoua (Tibati-Meiganga).....	5.980
Savanes de l'Est.....	2.650
Plateaux de l'Ouest :	
— anciens éleveurs.....	7.180
— nouveaux venus.....	2.940

Naturellement, ces chiffres sont probablement sous-estimés par rapport à la réalité. Les éleveurs, en transhumance de saison sèche au moment du

TABLEAU II  
Évolution du cheptel dans les savanes humides du Cameroun

	1953	1960	1977
Revers sud de l'Adamaoua.....	180.000 (estimation)	210.000 (estimation)	270.000 (recensement)
Savanes de l'Est.....	—	—	150.000 (estimation)
Plateau de Yoko.....	—	—	15.000 (estimation)
Plateaux de l'Ouest :			
— Plateau Bamoun.....	20.000 (estimation)	20.000 (estimation)	50.000 (estimation)
— Plateaux de Bamenda.....	206.000 (recensement)	220.000 (recensement)	250.000 (estimation)
<b>TOTAL.....</b>	<b>406.000</b>	<b>450.000</b>	<b>735.000</b>

recensement, ont certainement été moins bien recensés que les cultivateurs sédentaires.

Les effectifs du cheptel sont peut-être plus significatifs. Grâce aux estimations et recensements successifs du service de l'élevage, on peut suivre leur progression depuis une vingtaine d'années.

Si l'on estime le cheptel du Cameroun à environ 3 millions de têtes, on se rend compte que près d'un quart exploite déjà les savanes de la zone guinéenne. Il est vraisemblable que cette proportion augmentera encore dans les années à venir. Il s'agit donc là d'un phénomène d'une importance économique capitale. Il convient dès lors de tenter de discerner les raisons qui conduisent les Peul à ce déplacement général vers le sud et l'est, les amenant dans des régions inconnues d'eux, en contact avec des populations qui leur sont parfois hostiles.

### Les facteurs de l'expansion peul actuelle

Certains facteurs se retrouvent dans toute l'Afrique occidentale et centrale tandis que d'autres peuvent être considérés comme spécifiques au Cameroun.

On a déjà noté que le décalage de l'aire d'élevage vers les tropiques humides est un phénomène récent et général qui dépasse les limites du Cameroun. Il est dû probablement à l'augmentation simultanée du cheptel et des superficies cultivées dans les zones soudanienne et sahélienne. Il en résulte une exploitation plus dense des pâturages aux dépens de leur capacité de production herbacée. Des pâturages de complément, exploités seulement de façon saisonnière auparavant, en viennent à porter des troupeaux toute l'année mais avec des capacités de charge en bétail réduites. Une partie des éleveurs

doit alors partir à la recherche de nouveaux pâturages saisonniers.

Le premier intérêt des savanes humides pour les éleveurs est justement d'offrir de bons pâturages de complément en saison sèche. Celle-ci est réduite à trois mois et de plus, l'activité végétale se poursuit pendant le mois qui suit l'arrêt des pluies. Il en résulte de bien plus fortes capacités de repousse qu'en pâturages soudaniens. Alors que ces derniers ne peuvent porter en saison sèche que le quart ou moins des effectifs de bétail qui les exploitent en saison des pluies, les savanes humides peuvent en maintenir sur place la moitié.

Les avantages fourragers des savanes humides, évidents en saison sèche, se retrouvent aussi en partie en saison des pluies. La productivité potentielle des graminées guinéennes est supérieure à celle des pâturages soudaniens, qu'il s'agisse de sols profonds et fertiles ou de sols minces et pauvres. Cette plus forte productivité entraîne des capacités de charge en bétail plus élevées, comme l'indique le tableau III.

Les chiffres du tableau montrent bien que les aptitudes fourragères des savanes humides sont surtout intéressantes pour les éleveurs en saison sèche. Aussi les exploitent-ils d'abord de façon saisonnière par le système de la transhumance. C'est seulement dans une seconde phase, parfois provoquée par la dégradation des pâturages anciens, qu'ils tentent une utilisation permanente.

Mais cette utilisation, de même que la longue transhumance de saison sèche, n'ont été possibles que par la mise au point et la diffusion de produits trypanocides, tant prophylactiques que curatifs, de plus en plus efficaces. En effet, toutes les savanes guinéennes, sauf celles d'altitude, sont infestées

TABLEAU III

Capacités de charge moyenne en bétail des pâturages soudanien et guinéens à chaque saison (d'après BOUDET, 1975)

Type de pâturage	Saison des pluies		Saison sèche	
	soudanien	guinéen	soudanien	guinéen
Sur sols profonds...	1,5 ha/tête	0,3 ha/ tête	6-8 ha/tête	1 ha/tête
Sur sols minces....	2,3 ha/tête	1,8 ha/tête	—	1 ha/tête

de glossines vectrices de trypanosomiase bovine à laquelle les zébus des Peul se montrent très sensibles. Comme il n'existe pas de vaccination contre cette maladie, on est contraint de recourir à des injections de produits chimiques ayant une action contre les trypanosomes dans le sang des animaux. Grâce aux produits actuels (trypamidium, bérénil), les troupeaux des Peul peuvent fréquenter les pâturages humides dont l'infestation en glossines n'est pas trop dense.

Les étapes de l'expansion des Peul dans les savanes humides ont souvent suivi la mise en service d'un produit plus efficace que les précédents. Par exemple, leur installation dans les savanes de l'Est du Cameroun, au début des années soixante, correspondit avec l'utilisation du prothidium par le service vétérinaire. Quand on s'aperçut que ce produit provoquait des réactions de résistance et qu'on le retira, les éleveurs subirent de grosses pertes et retournèrent tous sur le plateau de l'Adamaoua. Ils ne revinrent vers Garoua Boulaï que plus tard, lorsque d'autres produits furent mis en usage. De même, la mise au point du bérénil a permis aux troupeaux de l'Adamaoua de parcourir en transhumance des savanes humides de plus en plus éloignées, même s'ils subissent les piqûres de glossines.

Actuellement, les troupeaux qui hivernent dans l'Est du Cameroun ne semblent pas beaucoup souffrir de trypanosomiase. Ils ne bénéficient pourtant pas de campagnes de traitement systématique comme sur le plateau de l'Adamaoua. Il est probable que l'infestation en glossines des savanes humides est moindre qu'on ne le prétendait autrefois. En fait, il s'agit de glossines de rivières qui, même en saison pluvieuse, ne s'éloignent guère des galeries forestières. Le danger de trypanosomiase dépend alors de l'importance prise en superficie par les galeries et les îlots forestiers qui s'enchevêtrent avec les savanes proprement dites. Les éleveurs le savent bien, en s'installant de préférence dans les savanes herbeuses qui d'ailleurs, voisinent souvent la forêt dense humide. D'autre part, les cultivateurs, en coupant de plus en plus les rideaux forestiers pour

leurs cultures de maïs et de tabac, assainissent sans doute le milieu au profit des éleveurs.

En fait, il est difficile de déterminer exactement le degré d'infestation des savanes humides tant les informations fournies par les éleveurs eux-mêmes sont faussées par l'interférence de plusieurs facteurs. S'ils affirment que leur animaux n'y souffrent pas trop de trypanosomiase, chacun sait qu'ils procèdent d'eux-mêmes et de façon clandestine, à des traitements sur leurs animaux, grâce à des produits vétérinaires vendus au marché noir. D'autre part, ils disposent d'une pharmacopée traditionnelle dont les effets ne sont peut-être pas à dédaigner. Des races bovines sont réputées plus résistantes que d'autres, ce qui permet à certains éleveurs de se maintenir en secteurs légèrement infestés sans trop de dommages. Inversement, des traitements vétérinaires mal effectués peuvent se traduire par de nombreuses pertes de bétail sans que l'infestation du milieu puisse être mise en cause. Dans d'autres cas, on ne peut écarter par contre une évolution de cette infestation, soit dans un sens soit dans l'autre. Toujours est-il que la présence actuelle du bétail en des régions où il ne séjournait pas autrefois, prouve que pour des raisons pas toujours élucidées, la trypanosomiase bovine n'y représente plus un obstacle insurmontable. Cela ne veut pas dire bien entendu que toutes les savanes guinéennes soient aujourd'hui disponibles au bétail sans danger.

Une fois levée, même de façon partielle, l'hypothèse du contexte pathogène, les éleveurs peul, surtout les nomades, manifestent un véritable comportement de pionniers dans la recherche de nouveaux pâturages. Ils font preuve d'un grand sens géographique dans la détection et le choix de leurs nouveaux sites d'élevage. Comme les savanes guinéennes sont presque toujours en activité végétale, les animaux disposent d'herbe verte tout au long de l'année. Ils ne subissent guère les pertes de poids qui affectent les animaux exploitant les pâturages soudanien pendant la saison sèche. Il en résulte que les périodes de reproduction ne sont plus limitées par des phases dépressives. Les vaches

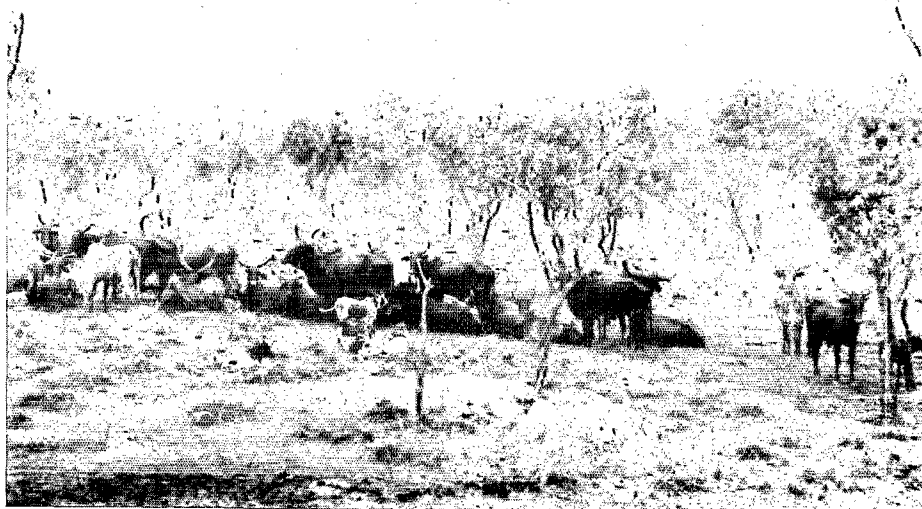
PLANCHE I. — *Bétail et pâturages*

1. A son arrivée, le bétail se fraie avec difficultés un passage dans les grandes herbes à dominance d'*Hyparrhenia*



2. Après quelques années de pâture, les herbes deviennent plus accessibles au bétail mais *Aframomum*, non consommé, tend à se propager

3. La stabilisation des éleveurs entraîne bientôt une dénudation des alentours des campements où ne subsistent plus que quelques touffes d'herbe sous les arbustes. Les conditions sont remplies pour l'installation des fourrés de ligneux





vèlent en moyenne une fois chaque année (1). Toutes choses égales par ailleurs, le troupeau s'agrandit beaucoup plus vite qu'en pâturages plus secs. Or c'est le point sur lequel les éleveurs peul sont le plus sensibles. La réputation de troupeaux prospères dans les savanes humides est le principal facteur de propagande auprès des Peul restés en arrière pour les inciter à partir à leur tour.

Malgré tout, beaucoup de migrants ne voient pas leur troupeau s'agrandir comme ils l'avaient espéré. Même si le renouvellement des animaux est plus rapide, les pertes subies deviennent parfois sévères lorsque les éleveurs s'engagent dans des secteurs restés insalubres. Certains avouent que tous leurs déplacements à la recherche de nouveaux pâturages ne leur ont guère profité et qu'ils auraient mieux fait de rester sur ceux qu'ils connaissaient bien. Mais ils n'acceptent pas pour autant d'y retourner, craignant les railleries des leurs laissés en arrière. Des régressions de cheptel engagent le plus souvent ceux qui les subissent dans une sorte de fuite en avant.

Il semble qu'intervient également une autre donnée importante du comportement pastoral des Peul. Pratiquant depuis des siècles un élevage extensif qui utilise pour le mieux les possibilités du milieu naturel mais réduit les investissements au strict nécessaire, ces éleveurs ne sont pas prêts à changer de sitôt un système qu'ils estiment le meilleur. Or, sous l'effet de la pression démographique, de la dégradation des pâturages, de la politique des états aussi, ceux qui continuent à parcourir les anciennes zones d'élevage se trouvent plus ou moins acculés à l'abandon de leur système ancestral. Ils doivent adopter par nécessité des techniques plus intensives ou voir leur troupeau stagner et même, régresser. Certains s'y résignent mais beaucoup préfèrent partir vers de nouveaux espaces pastoraux qui leur permettent de pratiquer le même élevage extensif qu'autrefois. Dans ce sens, l'expansion des Peul vers les savanes humides tire aussi ses raisons profondes d'un refus de modifier leurs techniques pastorales. Placés devant un dilemme qui se resserre au fil des années, les éleveurs trouvent une sorte d'échappatoire en partant de plus en plus loin, vers des pâturages neufs qui leur permettent de maintenir un système pastoral tout compte fait assez rentable, du moins de leur unique point de vue.

A tous ces facteurs communs aux sociétés peul, il faut ajouter un événement qui a frappé toute l'Afrique : la grande sécheresse des années 1970-73. Si la sécheresse a surtout touché les éleveurs du

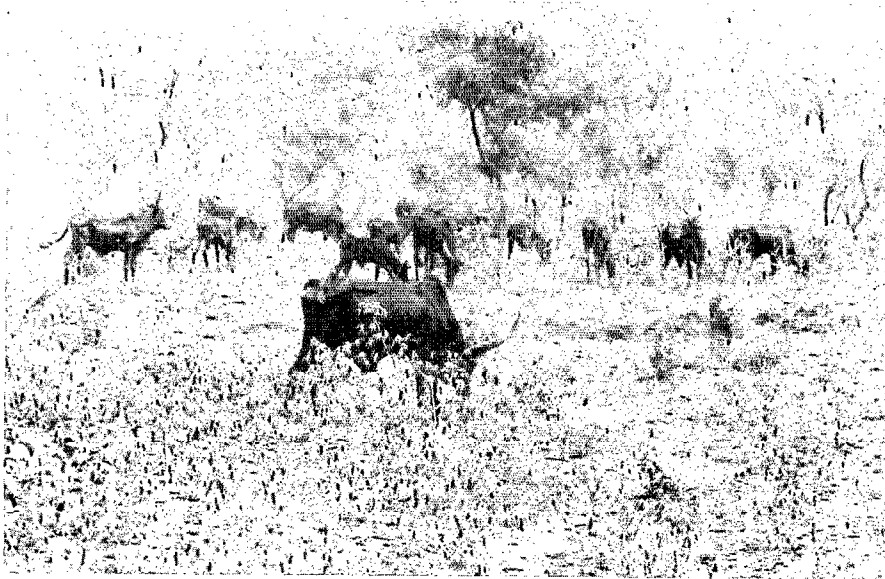
Sahel, elle a eu aussi des répercussions sur d'autres groupes pastoraux. L'afflux de troupeaux sahéliens en zone soudanienne a provoqué à son tour une remobilisation des éleveurs soudanais vers des pâturages plus méridionaux. On a pu observer en 1974 et 75, des entrées sur les plateaux de l'ouest du Cameroun bien plus nombreuses que les années précédentes, en rapport avec les perturbations subies par les zones plus sèches. Dès qu'un groupe pastoral modifie brutalement ses parcours, il empiète sur les pâturages d'autres groupes et il se produit une réaction en chaîne. Elle déclenche des migrations très importantes par les effectifs concernés et les distances parcourues. Certains éleveurs, repérés en 1975 à leur entrée sur les plateaux de l'Ouest, nomadisent en 1977 dans les savanes humides à l'extrême est du pays. La catastrophe provoquée au Sahel par la dernière grande sécheresse a fait apparaître ces savanes humides comme des « refuges » et même des « paradis pastoraux » aux Peul.

Au Cameroun, d'autres facteurs se surajoutent aux précédents pour inciter les Peul à se déplacer vers la zone guinéenne : d'abord la largeur et la disposition qu'y occupent les savanes humides. Contrairement au Nigeria où elles correspondent aux grandes plaines de la Bénoué et du Niger, elles s'étalent au Cameroun sur les contreforts du plateau de l'Adamaoua. Ce plateau présente un revers méridional très étendu, avec de grandes surfaces à faible déclivité, de 1.000 à 800 m, se terminant au sud par un abrupt qui domine une pénéplaine située à 600 m. L'altitude assez élevée de ces marches du plateau en améliore la salubrité pour le bétail par rapport aux basses plaines de la « Middle Belt » au Nigeria. Enfin, à l'ouest, les hauts plateaux cristallins et volcaniques de Bamenda offrent en zone guinéenne des conditions pastorales tout à fait exceptionnelles.

Les Peul villageois avaient occupé dès la conquête les parties hautes du plateau de l'Adamaoua, près du rebord nord. Ils ont réussi par la suite, à faire reconnaître cette occupation par l'administration coloniale puis camerounaise. Les Peul nomades se trouvèrent pratiquement exclus de ces pâturages, autrefois les plus propices à l'élevage. Ils durent se contenter des parties méridionales du plateau, plus humides. Leur bétail y prospéra quand même, grâce en partie à un meilleur comportement face à la trypanosomiase (race bovine « Daneeji » des Akou). De là, ils furent les premiers à gagner les savanes guinéennes à l'est du pays.

Depuis les années cinquante, une extension de l'aire des glossines à partir du bassin de la Bénoué,

(1) En zone soudanienne, le taux de fécondité annuel des vaches dépasse rarement 50 % en élevage traditionnel.



1. Un champ de manioc non clôturé, un troupeau non gardé : deux causes habituelles de disputes malgré le faible peuplement de la région



2. Jour de marché dans un petit village de Batouri : les étals sont plus fournis qu'autrefois, les boutiques plus nombreuses. De nouveaux acheteurs, les Peul aux vêtements éclatants de blancheur, sont venus s'installer aux environs avec leurs troupeaux



3. Calebasses des femmes mbororo près des cuvettes émaillées des femmes baya : le long apprentissage des échanges et de la coexistence

gagne la bordure nord du plateau de l'Adamaoua. Comme il s'agit de glossines de savanes, la menace qu'elles représentent pour le bétail est beaucoup plus grave que celle des glossines de rivières. Leur avance régulière sur le plateau provoque depuis quelques années une modification complète de la géographie de l'élevage. Tous les éleveurs touchés s'enfuient avec leurs troupeaux vers le sud du plateau. Des Peul villageois autrefois sédentaires se trouvent ainsi contraints de se déplacer ou d'éloigner les troupeaux avec des fils ou des bergers. Ils pénètrent dans les pâturages autrefois dévolus aux Peul nomades. Des querelles de pâturages surgissent alors entre les deux groupes d'éleveurs, se terminant par le départ de l'un d'entre eux. C'est la principale raison du front d'avance des Peul villageois vers les savanes humides. Actuellement, on est en train de traiter par hélicoptère leurs anciens pâturages contaminés sur le plateau mais il est probable qu'une partie d'entre eux n'y retournera pas, même une fois ceux-ci nettoyés de glossines.

L'instabilité des aires à glossines de savanes n'est pas un fait particulier au Cameroun. On l'a signalée aussi depuis longtemps au Nigeria, en zone soudanaïenne. Mais elle a pris depuis quelques années au Cameroun une ampleur catastrophique. Elle est la première responsable de l'exode des éleveurs de l'Adamaoua vers la partie méridionale du plateau. Là se concentrent maintenant les effectifs de cheptel les plus importants de l'Adamaoua. Mais ces concentrations, parfois excessives, épuisent rapidement les pâturages, si bien que les éleveurs doivent recourir à des transhumances de plus en plus longues en zone guinéenne.

On peut donc relever toute une série de facteurs ayant incité les Peul à migrer vers les savanes humides du Cameroun : facteurs généraux ou particuliers, permanents ou seulement actuels. Malgré tout, encore fallait-il que les Peul se montrent assez disponibles et ouverts pour y répondre. Leur migration vers ces nouveaux pâturages a représenté pour eux une toute autre aventure que de nomadiser sur des parcours depuis longtemps fréquentés. Une fois arrivés, comment se sont-ils adaptés aux conditions pastorales du milieu guinéen ?

### Les conditions de l'élevage dans les savanes humides du Cameroun

Il ne s'agit pas d'analyser ici l'élevage sur les hauts plateaux de l'Ouest puisque les Peul y séjournent depuis plus de cinquante ans. On se limitera aux zones d'extension pastorale actuelle, c'est-à-dire les plateaux Bamoun, de Yoko et surtout les savanes de l'Est.

### UN CONTEXTE PASTORAL ENTIÈREMENT NOUVEAU

En arrivant dans ces pâturages jamais exploités de façon permanente, les éleveurs découvrent une telle exubérance de la végétation herbacée que les animaux y pénètrent difficilement. Ils sont comme submergés par la croissance très rapide de l'herbe en saison pluvieuse. C'est surtout le cas des savanes à *Hyparrhenia rufa*, très abondantes dans l'Est. Les grandes savanes herbeuses à *Imperata cylindrica* s'opposent moins à la pénétration des animaux puisqu'elles ne dépassent guère un mètre de hauteur. Mais le bétail ne les broute pas à maturité à cause de leur forte teneur en cellulose. Il suffit que la pluie cesse plusieurs jours pour que les feuilles s'assèchent. Les Peul y mettent alors le feu, à n'importe quel moment de l'année. Les animaux broutent les jeunes pousses qui suivent très vite les feux. Le même pâturage à *Imperata cylindrica* peut ainsi subir trois feux dans l'année.

La limitation de la saison sèche à trois mois chaque année et le maintien de l'activité végétale sur les sols profonds, ne nécessitent plus le recours au système de la transhumance. L'éleveur peut s'établir à demeure tout au long de l'année. Cependant, après quelques années de stabilité, il déplace de nouveau une partie de ses animaux sur des pâturages voisins. L'humidité du milieu favorise en effet la multiplication des tiques et des parasites intestinaux qui deviennent un véritable fléau. L'éleveur s'efforce de les limiter en abandonnant de façon momentanée les pâturages contaminés à la suite d'un long séjour des animaux. Les troupeaux changent alors de terrain en saison sèche sans qu'on puisse appeler ces courts déplacements de la transhumance proprement dite. Il s'agit plutôt d'une « rotation » des troupeaux sur des pâturages proches les uns des autres et de même nature.

La longueur de la saison pluvieuse et l'exubérance de la végétation amènent les troupeaux à se concentrer longtemps sur les mêmes plages broutées et rebroustées alors que d'autres pâturages demeurent inutilisés. Bientôt, les bonnes graminées de départ prennent un aspect de tapis clairsemé et n'opposent plus de résistance à l'installation d'espèces non consommées, surtout des *Aframomum latifolium*. Cette petite plante occupe d'abord les vides entre les touffes puis envahit rapidement le pâturage grâce à l'étalement de ses rhizomes. Quand son pâturage a perdu beaucoup de valeur, l'éleveur part s'installer à un nouvel endroit, souvent à proximité de l'ancien.

Ainsi, des conditions pastorales apparemment très bonnes ne conduisent pourtant pas à une sédentarisation totale des éleveurs comme on aurait pu le supposer.

TABLEAU IV

Répartition de la population active masculine par type d'activité rurale dans les savanes humides à l'est du Cameroun (1976)

Arrondissements :	Meiganga	Bétaré Oya	Batouri	Ndélélé
Cultivateurs vivriers.....	9.858	6.106	3.477	312
Cultivateurs cult. commerciales.....	36	1.149	7.204	3.618
Éleveurs.....	4.585	1.241	1.287	101

## LES RAPPORTS AVEC LES CULTIVATEURS

Les Peul installés sur les plateaux de l'Ouest furent affrontés dès le début à des conflits parfois violents avec les cultivateurs. Cela ne peut étonner puisque les densités de peuplement y dépassent fréquemment 50 habitants/km<sup>2</sup>. Par contre, en arrivant dans les savanes de l'Est, les éleveurs n'y trouvent qu'une faible occupation de l'espace. Les densités y sont presque toujours inférieures à 5 habitants/km<sup>2</sup>. On peut donc s'attendre à ce que les rapports avec les cultivateurs soient meilleurs. C'est assez vrai dans l'ensemble sans pourtant que tous les problèmes soient résolus pour autant.

Les Baya des savanes guinéennes que les Peul sont amenés à côtoyer, ne sont pas de grands cultivateurs, ce qui facilite les rapports. En fait, leur production agricole est si faible qu'elle pose un problème de ravitaillement pour les éleveurs. La plupart des cultivateurs de l'Est sont très engagés dans les cultures commerciales, aux dépens de leur production vivrière. Cette orientation de leurs activités ressort nettement des données du recensement de 1976 relatives à la population active masculine.

Plus on s'éloigne de l'Adamaoua vers le sud, plus le nombre d'éleveurs diminue mais également celui des cultivateurs vivriers, ce qui entraîne les difficultés de ravitaillement pour les premiers. Sans doute faudrait-il corriger ces chiffres par ceux de la population active féminine. En fait, celle-ci détient partout la charge principale des cultures vivrières. On ne peut pourtant corriger ces chiffres du recensement, à cause des incertitudes de classement des femmes en milieu rural, entre cultivatrices et ménagères. De toute façon, l'enquête sur le terrain montre

que les éleveurs souffrent souvent de pénuries de vivres sur les marchés ruraux. Des disettes momentanées affectent les cultivateurs eux-mêmes qui vendent imprudemment aux éleveurs une trop grande partie de leurs vivres.

Autrefois, les Baya s'adonnaient à une chasse active en saison sèche dans les savanes (antilopes, buffles). Cette chasse leur procurait l'essentiel de leur alimentation carnée. L'arrivée des troupeaux des Peul a fait disparaître cette faune (1). Les Baya en éprouvent une rancœur tenace.

D'un côté, devant la défaillance des cultivateurs, les éleveurs doivent parfois s'adonner à contre-cœur à quelques cultures de maïs pour subsister. D'un autre côté, les autochtones doivent se mettre à acheter de la viande chez le boucher local alors qu'autrefois, par leur chasse, ils en disposaient gratuitement. Ces changements, conséquence de l'arrivée des Peul, ne facilitent pas les rapports entre les deux groupes humains.

Si l'on examine la répartition géographique des deux populations, on comprend mieux qu'il existe parfois des heurts. Les Peul, avant tout éleveurs et répugnant à s'adonner aux cultures, dépendent toujours plus ou moins des villageois avec qui ils coexistent. Ils s'installent à l'écart mais jamais très loin des villages où ils se rendent presque chaque jour. Ce voisinage est cependant dangereux. Si les troupeaux campent trop près, ils risquent d'abimer les cultures villageoises. Or il s'agit ici de manioc qui reste deux ans en terre avant d'être récolté et dont les bœufs sont très friands. Inversement, les Baya quittent souvent leur village pour établir des campements temporaires en savane. Ils y ouvrent quelques champs de manioc, non

(1) Du moins, c'est ce que les autochtones baya prétendent. Il est possible aussi que les excès de la chasse aient provoqué d'eux-mêmes la disparition de la grande faune. L'assertion des Baya n'est quand même pas invraisemblable. Ces savanes humides désertes étaient autrefois parcourues par des troupeaux de buffles et d'éléphants. L'arrivée et la présence permanente du bétail des Peul refoule à brève échéance la faune sauvage vers les grands massifs forestiers isolés. Les premières années, des buffles éventrent sans doute parfois du bétail isolé mais, devant l'afflux des animaux et la chasse facilitée par la disparition des grandes herbes, ils finissent par abandonner le terrain.

clôturés, directement exposés aux dents du bétail.

Quant aux dommages occasionnés aux cultures commerciales, ils entraînent des réactions encore plus vives de la part des cultivateurs. À l'Est, ils surviennent surtout dans les plantations de tabac établies en galeries forestières trop près, d'après les éleveurs, des points d'abreuvement des troupeaux. Ailleurs, le passage des animaux dans les plantations de caféiers provoque aussi des conflits.

D'une façon générale, les rapports entre les Peul et les autochtones s'enveniment vite dans ces régions. Contrairement à leur situation dominante dans l'Adamaoua, les Peul n'accèdent ici qu'à une position sociale de second plan. Nouveaux venus et minoritaires, ils ne peuvent se targuer d'une conquête ni s'appuyer sur des pouvoirs coutumiers. Quant aux cultivateurs, ils n'éprouvent aucun attrait pour l'élevage, à l'inverse des mêmes Baya établis en Adamaoua. Leurs intérêts agricoles et leur comportement, autant social que religieux, les séparent complètement des éleveurs. Enfin, ils s'estiment les seuls vrais habitants de ces régions et ne considèrent les Peul que comme de simples intrus.

#### L'ÉLEVAGE ET L'ÉCONOMIE RÉGIONALE

Même si les autochtones des régions guinéennes ne veulent pas reconnaître dans ces nouveaux venus des habitants à part entière, les Peul disposent avec leur bétail d'un capital dont la valeur ne fait qu'augmenter. D'autre part, les Peul, même nomades, ne cherchent plus uniquement comme autrefois à accroître leur troupeau en menant un genre de vie ascétique. Depuis leur arrivée dans les savanes humides, la plupart des éleveurs ont vu leurs troupeaux augmenter d'effectifs. Les grandes épi-zooties d'antan (peste bovine, péri-pneumonie), n'y sévissent pas ou sont rapidement jugulées par le service vétérinaire. Les pâturages sont abondants et riches. Devant cette vie devenue plus facile, les jeunes hésitent moins que leurs pères à vendre quelques têtes pour satisfaire leurs besoins.

L'arrivée des éleveurs peul dans les savanes guinéennes favorise la naissance d'échanges commerciaux au niveau local. Dans ces régions faiblement peuplées d'agriculteurs, les échanges se limitaient autrefois à peu de chose. Les marchés ruraux somnolaient. Les premiers temps de leur installation, les éleveurs se heurtent à beaucoup de difficultés pour écouler les produits de leur élevage. Les Baya, non consommateurs de lait, dédaignent les produits laitiers que leur offrent les femmes d'éleveurs. Ils ne disposent pas de capitaux suffisants pour se lancer dans le commerce de bétail qui leur est, de plus, complètement étranger. En fait, ce sont des

Peul villageois de l'Adamaoua et du Nord qui, avec des Haoussa, viennent répondre aux sollicitations des éleveurs.

Certains ne séjournent dans ces régions que quelques mois puis retournent chez eux nantis de bénéfices. Ils parcourent la brousse de campement en campement, commerçants ambulants proposant de petites marchandises ou acheteurs de bétail. Il n'existe pas ici de marché à bétail comme dans les anciennes régions d'élevage. Pour cette raison, l'éleveur se trouve souvent contraint d'accepter les faibles prix que lui propose l'acheteur éventuel. Plusieurs commerçants de bestiaux ont ainsi rapidement fait fortune dans ces nouvelles régions d'élevage.

Après quelques années, des Peul villageois et Haoussa originaires du nord du pays, s'installent dans quelques villages baya bien situés au milieu des éleveurs. Ils ouvrent des boutiques de mieux en mieux achalandées, s'engagent comme bouchers ou commerçants de bestiaux et se constituent bientôt leurs propres troupeaux confiés à la garde de bergers. Les éleveurs prennent l'habitude de se rassembler dans leurs villages et d'y effectuer des achats. Un marché hebdomadaire se met en place souvent le vendredi, en concurrence avec le dimanche, jour habituel des marchés chez les Baya christianisés. Peul de brousse et nouveaux venus villageois vivent souvent en « symbiose », un peu à l'écart des Baya autochtones. Ils partagent la même religion et se comprennent à la fois en haoussa et en foulfouldé. En quelques années, d'anciens villages baya se gonflent ainsi par un afflux de Peul et de Haoussa du nord. Il se crée un nouveau réseau de gros centres ruraux qui se superpose mais surtout hiérarchise l'alignement monotone des petits villages baya le long des pistes. De multiples activités de relations s'y établissent en liaison avec les éleveurs. Ceux-ci y sont toujours nombreux, surtout les jours de marché qui connaissent une grande animation. L'élevage, par les revenus qu'il procure, peut ainsi secréter une nouvelle vie de relations au niveau local et même régional.

L'arrivée des éleveurs dans ces régions très isolées et marginales contribue enfin à leur mise en valeur et à leur peuplement. L'élevage, même extensif et grand consommateur d'espace, assure, d'un point de vue économique, une meilleure utilisation et rentabilité de ces savanes que les seuls passages fugitifs des chasseurs lors de la saison sèche. Le peuplement, très faible, était de plus concentré depuis l'époque coloniale en villages le long des quelques pistes. De grands espaces, autrefois inutilisés, servent maintenant de parcours permanents aux troupeaux. D'après les chiffres du recensement de 1976, l'arrivée récente des Peul représente un appoint de population de 14 % dans l'arrondisse-

ment de Bétaré Oya et de 10 % dans celui de Batouri. Il est probable que ces pourcentages, déjà notables, sont encore loin de la réalité.

Le bilan économique de l'expansion des éleveurs peul dans le domaine guinéen du Cameroun apparaît donc nettement positif. Mais il ne faudrait pas se limiter à ce seul point de vue pour porter un jugement sur l'avenir de l'élevage dans ces régions.

### **Conclusion : l'avenir de l'élevage dans les savanes humides du Cameroun**

L'isolement des Peul et leurs rapports parfois difficiles avec les autochtones de ces régions sont compensés par de nombreux avantages pastoraux. Les pâturages s'étendent sur de vastes espaces disponibles et l'herbe reste verte presque toute l'année. Avec la faible extension des terroirs cultivés, la garde quotidienne du bétail ne se justifie plus comme en zones soudanienne ou sahélienne. Aussi se relâche-t-elle au profit des loisirs. La proximité des villes de la zone forestière favorise la commercialisation du bétail. Certains jeunes éleveurs essaient d'éviter l'intermédiaire des commerçants de bestiaux et emmènent eux-mêmes leurs animaux sur les marchés proches du sud.

La qualité des pâturages guinéens ne doit pourtant pas cacher une évolution inquiétante des savanes sous l'effet de leur exploitation par le bétail. On a noté combien cette exploitation se faisait de manière inégale, des plages surpâturées coexistant souvent avec des secteurs non utilisés. Il semble que les graminées guinéennes offrent peu de résistance au surpâturage si l'on en juge par la dénudation rapide des sols. Le plateau de Yoko au centre du Cameroun (tchabbal Ngouté), en offre un exemple frappant, après seulement quelques années de présence des éleveurs. Dès que le tapis herbacé ne fournit plus un combustible suffisant pour les feux ou qu'il devient clairsemé, des arbustes de savane s'installent. A leur ombre peuvent ensuite germer les graines d'espèces pionnières de la forêt dense toute proche. Dès que ces dernières atteignent une certaine taille, une ombre dense s'établit qui interdit les graminées utiles au bétail. L'éleveur doit quitter le secteur, abandonné à l'emprise forestière. Dans les savanes de l'Est, ce processus de dégradation des pâturages est accéléré par une plante introduite : *Eupatorium*. L'exploitation des savanes par le bétail favorise son extension sous forme de fourrés vite impénétrables. Les éleveurs ont dû abandonner les environs de Batouri après quelques années, uniquement à cause de l'invasion des pâturages par cette plante.

L'élevage extensif pratiqué par les Peul provoque

donc, à courte échéance en milieu guinéen, des effets écologiques inattendus. Comme la récupération des pâturages ne semble pas à la portée des éleveurs, cette réaction du milieu naturel est lourde de menaces pour l'avenir de l'élevage.

Les maladies parasitaires représentent un autre fléau de l'élevage en zone guinéenne. La longue saison des pluies et le stationnement prolongé des animaux aux mêmes endroits favorisent leur diffusion. Elles atteignent surtout les veaux qui, les premières années, ne quittent guère les abords des campements (ascaris, coccidioses, strongles). La plupart des décès de veaux avant sevrage proviennent ici de causes parasitaires. L'ampleur de la contamination des pâturages dans certains secteurs (Ndokayo) a conduit les éleveurs à les abandonner. Or, il est à souligner qu'à part des distributions occasionnelles de Choisine, le service vétérinaire ne se préoccupe pas au Cameroun d'intervenir contre les parasites intestinaux des animaux. Cette action serait pourtant urgente dans les secteurs guinéens. D'autre part, elle serait aisée puisqu'il s'agit souvent de simples cachets à faire ingérer par les animaux à intervalles réguliers.

Une telle action systématique de déparasitage augmenterait le potentiel zooteknique du cheptel d'une manière radicale dans les savanes guinéennes. Il revient naturellement au service de l'élevage de prendre l'initiative d'une telle action et aux pouvoirs publics de lui en donner les moyens.

Quant à l'envahissement catastrophique des pâturages par les fourrés arbustifs, les éleveurs pourraient d'eux-mêmes en limiter l'ampleur en modifiant leurs techniques d'exploitation de ces savanes. Pour le moment, aucune recherche agrostologique de ce phénomène n'a encore été entreprise en milieu guinéen. Il semble que l'envahissement des savanes par les ligneux y soit le fait d'espèces différentes proliférant beaucoup plus vite que celles étudiées sur le plateau de l'Adamaoua tant en Centrafrique qu'au Cameroun. Une fois les fourrés arbustifs en cours d'installation, on ne voit pas comment renverser l'évolution pour parvenir au rétablissement du couvert graminéen. Il semble que la seule intervention possible ne peut se situer qu'au moment du démarrage du processus.

Devant la fragilité de ces pâturages dès qu'ils se trouvent chargés de bétail, les éleveurs devraient se limiter à une exploitation très légère, risquant de modifier le moins possible l'équilibre écologique du milieu. Au lieu de maintenir longtemps leurs troupeaux dans les mêmes secteurs jusqu'à l'arasement du tapis herbacé, ils devraient permuer aussi souvent que possible de pâturages, même si cela les amène à changer d'habitat. Dans ce sens et d'une façon paradoxale, on peut estimer à la

limite que ces éleveurs réputés nomades présentent, une fois parvenus dans les savanes guinéennes, une trop grande tendance à se sédentariser et par trop larges groupes familiaux, ce qui s'accompagne de concentrations d'animaux excessives à la fois par leurs effectifs et leur maintien prolongé aux mêmes endroits. Une politique pastorale adaptée aux particularités agrostologiques de ces savanes tendrait au contraire à favoriser des rotations de pâture plus rapides consistant par exemple en

de brèves périodes de charge, séparées par des intervalles plus longs de reconstitution du couvert herbacé. Cela suppose une suffisante mobilité des troupeaux et parfois, des éleveurs eux-mêmes, c'est-à-dire le contraire d'une sédentarisation à tout prix, trop souvent considérée comme le seul critère d'une amélioration des techniques pastorales.

*Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M.,  
le 17 août 1981*

## BIBLIOGRAPHIE

- BOUDET (G.), 1975. — Manuel sur les pâturages tropicaux et les cultures fourragères. Ministère de la Coopération-IEMVT, *Manuels et précis d'élevage*, n° 4, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 254 p., 15 fig., 6 cart. dont 1 h.-t. en coul., 8 pl., 21 tabl., 28 fotogr., bibliogr., annexe.
- BOUTRAIS (J.), 1974. — Les conditions naturelles de l'élevage sur le plateau de l'Adamaoua (Cameroun). *Cah. O.R.S.T.O.M., sér. Sc. Hum.*, vol. XI, n° 2 : 145-198, 9 fig., 18 fotogr., bibliogr.+2 cart. dépl.
- BOUTRAIS (J.), 1977. — Une conséquence de la sécheresse : les migrations d'éleveurs vers les plateaux camerounais. *In*: DALBY (D.), HARRISON CHURCH (R. J.), BEZZAZ (F.) : *Drought in Africa/Sécheresse en Afrique*. IAI, Londres : 127-139, 5 fig., bibliogr., résumé en anglais.
- BOUTRAIS (J.), 1978. — Deux études sur l'élevage en zone tropicale humide (Cameroun). *Trav. et Doc. de l'O.R.S.T.O.M.*, n° 88, Paris, 1 vol. 194 p., 46 fig., XII pl. de fotogr., bibliogr.+6 cart. dépl.
- BURNHAM (Ph.), 1975. — « Regroupement » and mobile societies : two cameroon cases. *Journal of African History*, XVI, 4 : 577-594, 1 fig.
- LETOUZEY (R.), 1968. — Étude phytogéographique du Cameroun. Le Chevalier, Paris, 513 p., 28 cart. et graph. h.-t., tabl., 60 fotogr. h.-t., bibliogr., index.